

Comment Pierrou trompa le diable

M. Bourrette, Contes et fariboles du pays de Saint-Agrève Ed Didier et Richard, p 59

Donc, il y avait une fois un homme qui avait eu tant des malheurs dans sa vie. Et toujours à cause de sa femme. Peut-être aussi à cause de quelques autres ; mais l'histoire ne le dit pas.

Cet homme avait un garçon Pierrou, qu'il avait pour cette raison élevé dans l'ignorance complète de la femme ... et de tout ce qui s'en suit. Son magasin qui était grand et rempli jusqu'aux solives de bonnes denrées ne s'ouvrait que pour les hommes. Jamais on n'y avait vu ni coiffe, ni jupon.

Pierrou grandissait, mais il ne se faisait pas bien fin. Qu'est-ce que vous voulez ; il y en a comme ça du pauvre monde. Cependant un jour il vit passer une fille bien propre, bien gaillarde avec son petit tablier fleuri. Et, l'ayant vue, il la trouva à son goût ; plus il l'examinait, plus elle lui semblait gentille. Il aurait bien voulu la regarder plus longtemps ; mais son père arriva et lui dit : « Ne considère pas ça mon enfant ; c'est le Diable ! »

C'est rudement joli, le diable, pensa Pierrou. Il y songea longtemps. Il en avait pris la « brouge », ce qui est mauvais, puisque « dé la brougeo, la chabra n'én créban ! »

Or, il arriva que lorsque Pierrou entra dans ses vingt ans, son père fut obligé de partir pour un long voyage de plusieurs années. Il dressa son fils dans le commerce, lui expliqua bien tout, le prix de chaque chose, ce qu'il fallait rabattre ; puis il s'en fut, en priant le bon Dieu de soutenir son enfant.

Pierre se débrouilla assez bien et prit confiance en lui. Comme il y pensait toujours, quand il se crut assez « avangeux », il se mit en quête de son joli diable.

- Est-ce qu'il le retrouva Riétou ?

- Chaù bé demanda ! Il la trouva, le bougratou, et à force de la trouver et de la retrouver, de l'examiner de loin, de près, d'en haut, d'en bas, il finit par l'épouser.

Voilà la dame au magasin. Màï qué trop, moun hommé ! A partir de ce moment, tout alla mal. Comme si la maison se vengeait de cette étrangère. Il faut bien dire aussi qu'elle y prit peine. Et des coiffes brodées, et des châles de soie, et des chaînes dorées. Puis, c'était le café, et la viande de boucherie tous les jours. Tant elle fit qu'en six mois, elle eut tout râclé.

Le pauvre Pierrou n'y comprenait rien, il voyait bien la ruine de son commerce ; mais il ne savait que se lamenter « Aïe mon bon Dieu, mais que dira mon père, que dira mon père ! »

Ça fâchait la donzelle ; les femmes n'aiment pas qu'on ait tant peur des parents : « Ton père, pauvre simple ! C'est bien de sa faute, tout ce qui arrive ! S'il t'avait élevé comme tout le monde ! »

Mon-Pierrou s'arrachait la bourre de désespoir.

Et de prier le bon Dieu d'ici, et de prier de là ! Màï d'émbedo ! ça faisait pas venir les sous. Un soir pourtant, après une dernière scène où sa femme l'avait mis plus bas que terre, il eut un moment de courage : « C'est bien le diable si je m'en sors pas ! »

Le Diable, toujours en quête d'une âme à prendre, comme chacun sait, ne se le fit pas dire deux fois. Depuis quelques jours il veillait l'affaire, et le lendemain il se présentait au magasin.

- Et comme il était le diable, Riétou ?

- Pardi, comme tous les Diables ; avec sa barbette bien pointue, ses banes et une queue, pauvre ami, qui montrait pas misère ! Pierrou, tout simple qu'il était, le reconnut tout de suite.

« - Alors, mon Pierrou, ça va mal, les affaires?

- M'en parlez pas ! Quand le père reviendra d'Amérique, il est capable de me prendre à coups de barre ! Et ma femme me fait une vie !

- Il n'y a pas de mal sans remède, mon homme ! Dis-moi, qu'est-ce qu'il te faudrait pour t'en sortir?

- Ah ! Monsieur le Diable, tout bien compté, tout bien pesé, pour encabaler le magasin comme il était avant, il me faudrait ... vingt mille francs ! (C'était sa femme, vous comprenez qui lui avait dit cette somme ; autrement il ne lui en fallait pas autant).

- Eh! bien, mon Pierron, je veux être bon Diable. Les voilà tes vingt mille ! » En même temps, il déroula un peu sa queue et d'une grande poche qu'il avait par là derrière, il tira une grosse bourse. « Tintoulavo ! » Elle tintait ; déjà Pierrou tendait la main. « Attends un peu ! Comme tu es bien bravou, je te les prête pour trois ans, sans intérêt ! Seulement fais bien attention à ce que je te dis : si tu ne me les rends pas au bout des trois ans, il pourrait t'en cuire ! »

On aurait dit qu'il le tenait déjà au bout de sa fourche ; mais Pierrou ne comprit pas l'allusion, le pauvre ! Il était bien trop content de sa bourse. Il ne dit même pas merci au diable.

Mais le plus malheureux, c'est que si les gourmandises et les mouchoirs de soie recommencèrent à danser, les affaires, ce fut bien autre chose : les trois ans passèrent, mon Pierrou resta pelé comme un rat. Il ne faut pas demander s'il était question de rembourser le diable ! Avec quoi, mon monde ?

Au jour dit, quand le diable apparut par son chemin ordinaire, notre homme était bien ennuyé. Mais il sut si bien prier qu'il lui fit regret :

« - Écoute, je veux bien attendre encore une semaine. Mais pas un foutre de plus ! Débrouille-toi ! Je reviens dans huit jours : ou les vingt mille francs, ou Toi ! Et sa queue se tortillait !

- Oh ! Monsieur le Diable, huit jours c'est pas beaucoup..Jamais je ne pourrai trouver tant de sous en si peu de temps.

- Tiens, tu me fais compassion, et je veux te donner une chance: si dans huit jours tu n'as pas les vingt mille, je te tiens quitte ... à condition que tu devines mon âge; je t'avertis que je suis né en trois fois ! Mais, après pas de pardon, c'est mon dernier mot ! »

Tout ça, c'était bien beau ; mais ça ne donnait pas des sous. Et pour l'âge du diable, avec ses banes et sa couette! Quand soi-même on n'est pas des plus fins ... Pierrou ne savait pas trop qu'en dire. Si vous croyez qu'il se mit en quête d'argent ! Tout le jour il était là, à se demander : « qui sait s'il y fait bien chaud ? Pourvu qu'il me retourne pas trop, avec sa fourche ! » Car bien sûr il était « enlié » avec le diable, et c'est à l'enfer surtout qu'il pensait.

Une semaine c'est vite passé ! Le matin du jour fixé, comme il restait là, le gros âne, sa femme se décida à parler. Elle n'avait pas bronché jusque là, se contentant de le regarder en levant les épaules. « Alors, mon pauvre homme, cette fois il faut que tu y passes ! C'est ce soir qu'il vient l'Autre !

- Pauvre de moi ! bien sûr que je vais y passer. Pas un liard ! Et pour deviner son « temps »... Combien tu lui donnerais, toi ?

- Qui le sait ! Peut être mille ans !

- Oh ! avec une si belle couette !

- Pauvre fou ! Enfin il y aurait peut-être un biais ! Mais ton père t'a rendu si tellement simplardel que tu ne sauras jamais faire ce qu'il faut !

- Pas possible, tu aurais trouvé un moyen ...

- Peut-être. Les femmes, c'est plus fin qu'on pense. Écoute-moi bien. D'abord va dans l'étable : prends toutes les poules, plume-leur le ventre et mets le duvet dans le bourrénc ! »

Il y en avait des poules, peut-être cinquante, peut-être plus. Mais Pierrou eut vite fait de les « miquer ». Quand il eut fini, sa femme prit le tonneau de mélasse et le répandit sur le sol :

« Maintenant déshabille-toi et roule-toi là-dedans ». Une fois bien embargaillé, elle le poussa dans le bourrénc. Aïe mon monde, si vous aviez vu ce qu'il ressemblait le pauvre en sortant de là ; des plumes de partout ! Il en avait sur les mains, sur le ventre, dans la barbe. Bref, la bête de l'Apocalypse était moins laide que lui, bien sûr.

Pour compléter le tableau elle alla dans l'hort, choisit un gros poreau bien long, bien flouquassu et le lui pingua où je me pense.

Quand ce fut fini, elle lui expliqua par le menu tout ce qu'il devait accomplir, et comme l'heure du rendez-vous approchait, elle le lâcha.

Vous comprenez, avec tant de plumes et son pore dans le pétarabe, Pierrou volait comme un oiseau. Il alla sur la route du diable et le voilà planté à la cime d'une grosse piboule. L'Autre ne tarda pas à paraître, et mon Pierrou d'agiter, de gonfler son poreau !

Le Diable l'aperçoit : il se tanque sous la piboule, fait un pas, se gratte la barbette et s'écrie :

« Eh ! bien, j'ai CENT ans ; de ma vie n'avais vu pareille bête ! » Puis il continua son chemin.

Moitié courant, moitié volant, frtt, frtt, Pierrou a vite fait de le dépasser, Il s'installe sur une grosse sapine au premier détour du chemin, et quand le diable arrive il s'eïgrailasse comme une cluche qui défend ses poussins. Son pore semble la queue d'une vache quand elle mouscheïre.

Le diable lève la tête, s'arrête, fait, un pas, gratte sa barbette, un autre pas, gratte ses banettes et s'écrie :

« Eh ! bien, j'ai QUATRE-VINGT-CINQ ANS, de ma vie n'avais vu pareille bête ! »

A questé cop, lou téné ! » se pense Pierrou.

D'un saut il est sur le gros alisier, deux cents mètres plus loin. Comme le diable s'amène, il mande le grand jeu : Prout, prout, prout ! tu, tu, tu ! Le poreau flouquasse, les pattes tournent, tout danse, pauvre ami ! Il a manqué se foutre par terre !

Le diable n'en revenait pas. Il s'arrête, lève la tête, fait un pas d'ici, gratte sa barbette, un pas de là, gratte ses banettes, encore un pas et branle la couette :

« !Eh ! bien, j'ai QUATRE-VINGTS ANS ! De ma vie n'avais vu pareille bête ! » ;

Pierrou était déjà tout requinqué, tout habillé quand le diable frappa à la maison :

« - Alors, tu les as, les vingt-cinq mille ?

- Eh ! bonjour, Monsieur le Diable. Ça va la botte ?

- Mon argent, et plus vite que ça.

- Vous êtes bien pressé ! On dirait que vous avez le feu au derrière. Allons, allons, vous trinquerez bien!

- Pas tant d'histoires ! Mes vingt-cinq mille.

- C'est que je les ai pas, Monsieur le Diable !

- Je me le pensais bien ! Ah ! ah ! mon valetou. Cette fois tu es à moi. Je te tiens, mon Pierrou !

- Béléau. J'ai pas encore dû mon dernier mot, diable que vous êtes.

- Ton dernier mot ? Ah ! c'est vrai : mon âge!

Pauvre toi, tu es bien trop foutralou ! Enfin, cochon qui s'en dédit ! Essaie, pour voir.

- Hum ! Hum ! Gros diablas ! Vous faites une grimace bien laide. Je ne voudrais pas vous fâcher : mais je vous croyais pas si vieux. Vous me faites juste penser au père Mathieu, quand il mourut à *cent* ans. Oui, vous avez cent ans, Diable.

- Tiens, tiens, tu en as trouvé un. Mais, les autres !

- Approchez-vous pour voir ... Oh ! oh ! quand vous repitez comme ça, votre couette en l'air, vous rajeunissez mon brave. Là, virez-vous encore un peu. Oui, c'est bien ça : maintenant je ne vous donne plus que *quatre-vingt-cinq ans*.

- Diable, tu l'es plus que moi, Pierrou. Savoir, si tu iras jusqu'au bout !

Pierrou fait durer le plaisir. Il se lève, regarde son estafier d'un côté, se recule. brouge un peu, revient, le palpe, lui tire la barbe, soulève sa queue pour voir « s'il tombe en blanc ». On dirait un maquignon avec un veau.

- Bougre de diablatou ! Mais vous n'êtes qu'un enfant de diable ! Voici que vous n'avez plus que quatre-vingts ans ! Et moi je garde ...

Il n'a pas le temps d'achever. Sans demander son reste, le diable

« fout un gros pet

et s'ensauvet ! »

Et voilà.